

Traduire, collaborer, résister. Traducteurs et traductrices sous l'Occupation. Sous la direction de CHRISTINE LOMBEZ. Tours, Presses universitaires François Rabelais, « Traductions dans l'histoire », 2019. Un vol. de 420 p.

L'ouvrage s'inscrit dans un programme de recherche financé par l'IUF, « La traduction littéraire sous l'Occupation – France, Belgique, 1940-1944 ». Il ne réunit pas tous les travaux menés dans ce cadre. Dans l'avant-propos, Christine Lombez situe l'entreprise dans le champ des travaux sur la traduction. *L'Histoire des traductions en langue française* (4 volumes, Verdier, 2012-2019), dont les maîtres d'œuvre ont été Yves Chevrel et Jean-Yves Masson, a activé les recherches sur les passeurs et auteurs que sont les traducteurs. La question intéresse non seulement les traductologues et les comparatistes mais aussi les historiens de la littérature française. La traduction a longtemps été considérée comme une activité sans gloire, même si Chateaubriand, Baudelaire, Gide et Camus l'ont pratiquée. Cette activité est souvent alimentaire en France comme ailleurs. Les écrivains la pratiquent à leurs débuts et souvent l'abandonnent ensuite. Même si le travail est mal payé, c'est un débouché possible pour des auteurs, notamment les poètes, quand, comme en 1940, se sont raréfiés leurs espaces de publication. Il existe des précédents. Dans les sociétés sous dictature, comme l'Union soviétique au temps de Staline, elle permettait à des écrivains indésirables de survivre. Anna Akhmatova traduisit ainsi Victor Hugo et Leopardi, Boris Pasternak Shakespeare et Goethe.

La période étudiée ici, les années noires, a plus intéressé les historiens que les littéraires. Pascal Ory a ouvert la voie avec un livre qui a fait date, *Les Collaborateurs 1940-1945* (Seuil, 1980). Signalons aussi deux collectifs, l'un déjà ancien, *La Littérature française sous l'Occupation* (Presses universitaires de Reims, 1989), l'autre plus récent qui a été piloté par un littéraire et un historien, Bruno Curatolo et François Marcot, *Écrire sous l'Occupation* (Presses universitaires de Rennes, 2011). La question de la traduction était effleurée dans ces ouvrages. D'où l'utilité d'ouvrir ce chantier.

Les occupants tiennent à imposer la traduction d'ouvrages allemands, littérature, histoire, sciences. Les germanistes sont très sollicités et ceux qui sont ralliés à l'Ordre nouveau sont avantagés. Au total, trois cents ouvrages ont été traduits entre 1940 et 1944. Les éditeurs, pour cela, ont disposé du papier nécessaire. L'Italie mussolinienne et l'Espagne franquiste, non évoquées dans le livre, n'ont pas l'équivalent de l'Institut allemand et possèdent donc moins de moyens de pression sur les éditeurs et sur les auteurs. La liste Otto, qui proscrit les écrivains juifs et antinazis, ne supporte aucune exception. Plus question de traduire Alfred Döblin, Hermann Broch, Erich Maria Remarque, Stefan Zweig. Heine ne figure pas dans *l'Anthologie de la poésie allemande* que publie René Lasne. À partir du moment où on joue et publie des pièces de Shakespeare en Allemagne, il n'est pas interdit de le faire en France.

Publier, ne pas publier, ce sont des décisions qui peuvent être politiques. Pour une traduction, c'est une affaire d'auteur traduit. Ce n'est pas la même chose de traduire un auteur classique et un auteur du Reich. Les autorités occupantes ne se hasardèrent pas à promouvoir de la littérature nationale-socialiste. Il était plus facile d'exporter un film comme *Le Juif Süß*. La Comédie-Française et l'Odéon furent obligés de monter des pièces allemandes. Le second théâtre national fit le choix du *Don Carlos* de Schiller retraduit par Jean Sarmant. Sept pièces au total furent à l'affiche des deux théâtres officiels et ce ne sont pas des pièces porteuses d'un message politique. La *Propaganda Staffel* s'est bien gardée de promouvoir *Schlageter* de Hanns Johst ou l'une des pièces historiques de Hans Rehberg comme les romans de Hans Zöberlein ou encore des polars politisés. Si les pamphlets de Céline et *Les Décombres* de Rebatet sont des succès de librairie, c'était de la littérature française. Le lieu de publication fait sens aussi. L'on pense d'une part à des maisons aryanisées ou compromises avec l'Ordre nouveau et à d'autres, marginales et courageuses, comme Émile-Paul. Enfin, il y a les épitextes et paratextes qui peuvent véhiculer de la contrebande critique ou de la propagande. Christine

Lombez a donné la priorité à des traductions de poèmes. Le genre lyrique est supposé se prêter moins à la manipulation idéologique. Il serait utile d'avoir des travaux sur les romans, les pièces et les écrits du moi traduits. Ce pourrait être l'objet d'autres collectifs.

Une place égale est faite aux écrivains traducteurs et aux enseignants traducteurs. On s'intéressera ici aux premiers. Parmi les seconds, l'on citera seulement les hellénistes Mario Meunier et Robert Levesque, les germanistes Rainer Biemel, Jacques Decour et René Lasne, les anglicistes Maurice Blanchard, Hélène Bokanowski et Léon Kochnitzky, l'hispaniste Pierre Darmangeat, et, moins attendu, Houang Kia-Tcheng, un passeur de la poésie chinoise. De précieuses bibliographies complètent chaque étude.

Pierre Albert-Birot a été rejeté à l'ombre d'Apollinaire puis des surréalistes. Les livres de ce polygraphe vieillissant solitaire et pauvre se vendent mal. Ses traductions du chant premier de *L'Iliade* en octosyllabes et des *Euménides* paraissent en 1945 chez son éditeur et ami Robert Denoël, collaborateur notoire, mais qui publiait aussi bien les discours d'Hitler que les romans d'Elsa Triolet. Elles ont été boutées dans l'oblivion comme aurait dit Cyrano de Bergerac. Celles canoniques de Paul Mazon et de nouvelles traductions ont la préférence des lettrés, hellénistes ou non.

Maurice Betz fait l'objet de la plus longue étude. Ce romancier et poète aujourd'hui oublié avait été le traducteur de Rilke, de Nietzsche et de Thomas Mann avant 1940. Sous l'Occupation, il est naturellement très sollicité. Émile-Paul lui demande de traduire de nouveaux écrits de Rilke et les *Élégies romaines* de Goethe, le journal d'Ernst Jünger, auteur nationaliste mais pas nazi, et Gallimard une tragédie de Goethe pour la Bibliothèque de la Pléiade. Alexis Tautou traite son cas avec un souci des nuances. Ce qu'il appelle son tropisme guerrier est indéniable. Mais cela ne l'amène pas à se montrer sur les tribunes de l'Ordre nouveau. C'est dans la zone grise très peuplée en ces années-là qu'il convient de le ranger.

De Paul De Man, Hubert Roland rappelle d'emblée les quelque trois cents articles qu'il donna au *Soir*, quotidien bruxellois nazifié. À cette activité critique, la future star de la *French Theory* ajoute la traduction d'œuvres mineures pour un éditeur « européen-pacifiste ». Telle est bien l'orientation, non empreinte de nationalisme flamand, du roman, *Le Soldat Johan*. Le roman *Le Double Visage*, qu'il traduit de l'allemand, n'est pas un ouvrage de propagande. Quant à l'essai de l'historien de l'art, c'est d'abord un ouvrage d'érudition. Après 1943, ayant quitté *Le Soir*, le germanophile donne une traduction de *Moby Dick* en flamand chez un éditeur anversois moins marqué idéologiquement. Il s'apprête à tourner la page.

Si le nom d'Armand Robin a figuré sur la liste noire du CNE, c'est parce qu'Aragon qui le détestait l'y a fait mettre. Peu d'écrivains ont eu son goût et son don des langues étrangères. Il en connaissait une vingtaine, « déambulant » de l'une à l'autre. L'essentiel de son temps se passe à écouter les radios étrangères et à en tirer un bulletin quotidien qu'il transmet et au Ministère et à la Résistance. Il donne des traductions à *la Nouvelle Revue française* et à *Comœdia*. L'étude, comparée à d'autres, apparaît bien courte : il y en a trop ou trop peu sur un auteur qui a construit sa légende. Comme Betz et Decour, Robin participe également à l'édition « Pléiade » du Théâtre complet de Goethe.

André Thérive lui aussi vit de sa plume. L'école populiste dont il fut un des chefs et un théoricien vivote. Il donne des articles de critique à plus de vingt périodiques dont *Je suis partout*, *La Gerbe*, *Aujourd'hui*, *Le Petit Parisien* et même *Pariser Zeitung*. René Delange lui a confié la page « Connaître l'Europe » de l'hebdomadaire *Comœdia* dont il est acquis que l'Institut allemand y pesait de tout son poids. Il a effectué le voyage à Weimar en compagnie de Brasillach, Chardonne et Drieu la Rochelle. Il traduit certains poèmes humoristiques satiriques de Christian Morgenstern, auteur mort en 1914 et difficilement récupérable par les Nazis. On aimerait savoir pourquoi il a choisi ou on a choisi pour lui des extraits des *Galgenlieder*. L'intégrale du recueil a été traduite dans les années 1990. Le travail de Thérive, comme celui d'Albert-Birot, est donc oublié.

Jean Wahl enfin est surtout connu comme une grande figure de la philosophie universitaire. Il a produit aussi une œuvre poétique. Exclu de la Sorbonne par les lois antijuives, il réussit à gagner les États-Unis. Ce brillant polyglotte effectue de nouvelles traductions « emblématiques », écrit Pauline Giocanti, de poètes américains qu'il réussit à faire publier dans *Fontaine* et *Confluences*. On adjointra celle d'un poème d'Hölderlin paru dans *Poésie* 42.

Collaborer, résister ? Pour chaque auteur, l'article fournit des informations sur son activité sous l'Occupation et sur son devenir après la Libération. Certains cas sont clairs : Jacques Decour fut exécuté en tant que résistant. René Lasne fut collaborateur, ce qui lui vaut de figurer sur les listes noires du CNE. Il en est allé de même pour André Thérive, mais pas pour Maurice Betz. D'autres se réinsèrent dans la vie littéraire. Jean Wahl retrouva son poste de professeur à la Sorbonne. Armand Robin augmenta son œuvre et rejoignit la presse libertaire. On ajoutera que Thérive, dont le dossier avait été classé, s'ancra clairement à l'extrême droite, collaborant à *Rivarol* et *Écrits de Paris*.

Christine Lombez et Alexis Tautou ont publié des travaux connexes sur les auteurs étudiés ici dans d'autres collectifs et dans des revues académiques. Ils figurent dans les bibliographies. On en espère et on en attend de nouveaux : sur le théâtre, sur les romans, bien sûr, mais aussi sur les choix, contraints ou non, des éditeurs, sur les revues poétiques et littéraires comme les *Cahiers du Sud*, *Confluences*, *Fontaine*, *La NRF*. Le chantier reste ouvert.

JEANYVES GUÉRIN